

DE BAUDELAIRE AU SURREALISME

Un effort critique considérable

Ce qui anime l'effort de compréhension de la critique est parfaitement exprimé par le meilleur représentant de l'école suisse, Marcel Raymond : apercevoir le courant majeur qui anime la poésie, l'idée qui s'incarne en elle, souvent à l'insu des poètes et qui commande son développement, comprendre la valeur nouvelle, et significative qu'a prise l'idée de poésie, aux yeux d'un nombre toujours croissant d'esprits, depuis trois quarts de siècle, et les relations de cette poésie avec une époque et une civilisation¹.

A la question « qu'est-ce que l'art » qui habite la poésie comme une blessure à son flanc, les deux grands courants dominants de l'époque ont répondu : le classicisme en dénaturant selon la logique des idées claires l'antique notion de l'art comme rectitude de la raison ouvrière, ou de l'intelligence productrice d'objets, le romantisme en réprochant à la fois le rôle de l'intellect opératif et l'idée absurde que le siècle précédent s'en faisait.

Aux environs de 1900, après l'apport symboliste, on essaya de se renouveler en revenant à des modèles plus anciens comme le romantisme avant de puiser dans les œuvres de Baudelaire, de Mallarmé et de Rimbaud, et dans un contact plus étroit avec le génie de l'époque, de quoi alimenter un esprit de révolte et d'aventure qui en modifia le cours.

La guerre va favoriser une révolte contre les évidences de la raison et son héritage humaniste, c'est-à-dire classique. Dans les années 20, les poètes sont à nouveau comme autorisés à accorder quelque crédit aux lumières incertaines de l'inspiration. Une sorte de parenté mystique se révèle entre les choses. Suspendu entre les deux mondes du réel et de l'imaginaire, le poète s'avance au cœur de la réalité. L'influence des grands lyriques de la seconde moitié du XIXe siècle, se fait sentir dans l'ombre et les aspirations qui avaient été celles de Baudelaire ressurgissent. Le poète pénètre dans le primordial, il est le déchiffreur des arcanes occultes du monde.

Le freudisme jouant son rôle, le Surréalisme va réinventer les rapports entre la poésie, le réel et le moi conscient... Il consonne avec l'esprit de la littérature et de la civilisation contemporaine.

Le début de siècle d'où il est issu atteste la maîtrise croissante de l'homme sur les choses, dépossédant le poète d'une aire traditionnelle. Une ivresse menace l'Europe, d'action et de sacrifice pour les uns, plaisir de la jouissance et abandon à la facilité pour les autres. Tous les espoirs, quant à l'avenir humain semblent permis, des plus hauts aux plus médiocres, et jusqu'à la sottise. La guerre a momentanément discrédité les valeurs traditionnelles sur tous les plans de la pensée, elle a rejeté l'esprit, d'un monde extérieur livré à la violence, vers le monde intérieur du rêve en quoi l'époque est bien l'héritière des Romantiques partagés entre le rêve et la vie. Elle a surtout suggéré, par la contrainte qu'elle a fait peser sur l'intelligence et la raison, elles-mêmes discréditées, l'idée que les seules vérités authentiques devaient être cherchées dans l'irrationnel, et par un esprit libéré, toutes conventions brisées. C'est de cette troisième manière qu'elle a principalement agi sur ces esprits hyperactifs que furent les poètes surréalistes.

Mais ils ne sont que des héritiers d'une aventure qui a commencé avec trois poètes.

La poésie comme aventure spirituelle

Baudelaire, Mallarmé et Rimbaud ouvrent la poésie comme aventure spirituelle : perçant et taraudant des épaisseurs métaphysiques, le mot poésie a cheminé peu à peu du corps de l'œuvre poétique jusqu'à son âme, où il a débouché dans le spirituel.

Rimbaud apparaît comme le grand précurseur de cette poésie. Qualifié par Claudel de « mystique sauvage », il pose alors la question des rapports entre mystique et poésie qui fascine l'époque.

« Rimbaud, avec plus de hardiesse encore que Baudelaire, a étendu le champ d'exploration de la poésie. Avant lui, l'expérience poétique, si l'on met à part l'étrange, l'unique et mystérieuse aventure de Nerval, était principalement l'expérience de la création littéraire. Après lui, elle devient un moyen de connaissance. Aloysius Bertrand et Baudelaire cherchent à délivrer de son

¹ Raymond (M.), « Sur la poésie récente », in *Etre et dire*, p. 194. *De Baudelaire au Surréalisme*.

écorce la substance poétique de la prose. Rimbaud élève jusqu'à son regard les minéraux incandescents arrachés à la profondeur de son espace ». C'est qu'il n'a pas hésité à se mettre en communication avec la part inconnaissable de lui-même. (...). Dès lors, Rimbaud va libérer tous les phénomènes de l'inconscient, préparer les voies du surréalisme et créer si l'on veut, un nouveau mystère (...) »².

Quelles que soient les lignes de développement de la poésie, les errances, les erreurs d'aiguillage, pour beaucoup, le grand ancêtre, c'est Baudelaire.

La beauté

C'est à lui que l'art doit d'avoir pris conscience de la qualité théologique et de la spiritualité tyrannique de la beauté.

Pourtant, en 1905 on ne se réclamait plus guère de lui, encore moins de Mallarmé, Rimbaud restait incompris, Claudel à peu près inconnu. Evoquant Curtius, Thibaudet parle avec respect d'« un critique qui ne prenait pas Baudelaire pour un poète mineur et prenait Mallarmé au sérieux ». Jacques Maritain plus encore :

« Il y a dans les grandes littératures écrit-il, un moment où la poésie, après avoir créé comme endormie des œuvres immortelles et ne se sachant elle-même que comme un coureur à certains moments détourne un peu la tête, passe à la prise de conscience explicite, à la connaissance réfléchie de cette mystérieuse vertu spirituelle opérative que nous appelons l'art. C'est un moment rapide (...), il suppose un développement de civilisation normal et suffisamment autonome, une multitude de conditions sociales, culturelles et spirituelles – et un grand poète, les Anges de l'histoire demandent un grand poète pour ce moment-là –. Quand on le leur donne, ce moment s'appelle le moment d'Eschyle ou de Sophocle, le moment de Virgile, le moment de Dante. Il ouvre les grandes époques classiques. Après lui, parfois avec lui, viennent la Grammaire, la rhétorique, les recettes »³.

En France, ce passage, cette mutation s'ouvre avec Baudelaire. Il est le grand initiateur même si qui voudrait chercher les origines de la poésie moderne temps et marquer le sens profond de ses tentations devrait remonter au-delà de Baudelaire, de Hugo, de Lamartine, jusqu'au préromantisme européen ». Toute la rêverie de Rousseau en procède. Mais ce qui est nouveau, c'est l'intention de ressaisir les puissances obscures et de tenter de surmonter le dualisme du moi et de l'univers, héritage de Schopenhauer qui a fait plus d'émules dans le monde artistique que dans le monde philosophique.

Avec Baudelaire, la poésie prend conscience d'elle-même en tant que telle, comme immortel instinct du beau qui fait entrevoir par-delà le tombeau, les trésors de l'au-delà. Il s'agit de cette « connaissance mystique de la poésie, qui était son gouffre, avec lui se mouvant ». La poésie doit à Baudelaire d'avoir pris conscience de la qualité en quelque sorte théologique et de la spiritualité despotique de la poésie qui pour lui s'appelle encore Beauté. Il a renouvelé d'une manière irréversible les rapports entre poésie et beauté, entre deux « transcendentalités », l'une métaphysique, l'autre existentielle et sensible :

« C'est cet admirable, cet immortel instinct du Beau qui nous fait considérer la terre et ses spectacles comme un aperçu, comme une correspondance du ciel. La soif insatiable de tout ce qui est au-delà, et que révèle la vie ; est la preuve la plus vivante de notre immortalité. C'est à la fois par la poésie et à travers la poésie, par et à travers la musique, que l'âme entrevoit les splendeurs situées derrière le tombeau ; et quand un poème exquis amène les larmes au bord des yeux, ces larmes ne sont pas la preuve d'un excès de jouissance, elles sont bien plutôt le témoignage d'une mélancolie irritée, d'une postulation des nerfs d'une nature exilée dans l'imparfait et qui voudrait s'emparer immédiatement, sur cette terre même, d'un paradis révélé »⁴.

Si Dante accomplit et assume une époque, L'œuvre de Claudel, Eluard, Reverdy, Max Jacob,

² Haedens (K.), *Une histoire de la littérature française*, Paris Grasset, 1970, p. 273.

³ Maritain (J.), *Situation de la poésie*, p. 842.

⁴ Baudelaire (C.), « T. Gautier », in *œuvres complètes*, volume II, Paris, Gallimard, 1986, Bibliothèque de la Pléiade, *Critique littéraire*, p. 686.

Jammes, Supervielle se suffit mais n'ouvre pas une époque nouvelle⁵.
Baudelaire, oui.

La tendance démoniaque de l'art moderne

Baudelaire et Rimbaud ont fait passer à l'art moderne les frontières de l'esprit. Mais parce que, aussi, ces régions sont celles des suprêmes périls, les plus lourds problèmes métaphysiques y tombent sur la poésie.

« Baudelaire, théologien autant qu'artiste, croit à l'immutabilité d'une condition humaine dont il déchiffre par lambeau, les paradoxes. Il examine hommes et choses en fonction de leur vocation métaphysique »⁶.

Après lui, la poésie moderne s'est trouvée engagée dans la recherche de sa pure essence où, découvrant à son tour un absolu en elle-même, elle se livre au poète dans une expérience incommunicable ou dans une poésie calcinée, exténuée.

Cette ligne de développement est propre à la France. La poésie anglaise a poursuivi son chant, avec des inflexions modernes. En bref, elle n'a pas perdu la tête en cherchant à savoir ce qu'elle est »⁷.

Pour nombre de critiques, il occupe une place unique dans le panthéon français des poètes. Il n'appartient à aucune tendance et pourtant on les reconnaît toutes. Il est symboliste, ne serait-ce que par sa vision de la nature dont il fait un objet nouveau. Il a l'aspiration métaphysique du romantisme allemand. Partisan et chantre de l'isolement du poète « prince des nuées » il n'est pas resté étranger aux espoirs des hommes de son temps. En février 1848, il apparaît sur les barricades, mais son cri ne ressemble à aucun autre : « Il faut aller fusiller le général Aupick ! ». Humilié par ses proches qui le mettent en tutelle, offensé par la loi qui condamne quelques-uns de ses poèmes, il s'enferme ou on l'enferme dans un non-conformisme désespéré. Il trouve dans le dandysme un appui et un alibi à un narcissisme extravagant. Mais il aspire à une forme de perfection inspirée de l'ancien stoïcisme.

C'est Baudelaire qui met en évidence la tendance démoniaque du monde moderne. A La fin d'une *Etude sur Banville*, il déclare :

« Beethoven a commencé à remuer les mondes de mélancolie et de désespoir incurable amassés comme des nuages dans le ciel intérieur de l'homme. Maturin dans le roman, Byron dans la poésie, Poe dans la poésie et dans le roman analytique (...), ont admirablement exprimé la partie blasphématoire de la passion ; ils ont projeté des rayons splendides, éblouissants, sur le Lucifer latent qui est installé dans tout cœur humain. Je veux dire que l'art moderne a une tendance essentiellement démoniaque ».

Le démon dont il s'agit n'est pas celui de Socrate, ou de Goethe, il se nomme Lucifer ou Satan. Il en tire même un sonnet au dessein très pur :

*Sans cesse à mes côtés s'agite le Démon ;
Il nage autour de moi comme un air impalpable.*

Pour Baudelaire, la nature offre à l'âme la possibilité de se voir, elle est un miroir, et elle offre au surnaturel la possibilité de se manifester. Elle est un lieu épiphanique et du soi, et de Dieu – ou du démon. La poésie est ce « médium » par quoi l'un et l'autre monde sont « convertibles ». Il renoue avec le long fleuve sous-jacent de croyances, de rêves et d'aspirations que le romantisme a libéré, et auxquels bien des esthétiques épuisées vont chercher sang, substance et nourriture:

« Baudelaire va reprendre aux courants avortés du romantisme des éléments qui n'étaient pas encore parvenus à une affirmation littéraire complète : un certain rêve exotique lourd de volupté indécente, l'atmosphère à la fois quotidienne est profonde où les plus humbles choses dévoilent la tragédie éternelle, l'appétit furieux et désespéré de la mort qui de 1830 à 1840 s'est emparé de nombre d'êtres plus ou moins obscurs.⁸

⁵ Maritain (J.), *La Clef des Chants*, op. cit., p. 783.

⁶ Salel (J. C.), « A propos du Baudelaire de Jean-Paul Sartre », *La Table ronde*, n° 3, mars 1948, p. 471.

⁷ Maritain (J.), *L'Intuition créatrice*, p. 243.

⁸ Vivier (R.), *L'originalité de Charles Baudelaire*, Paris, Renaissance du livre, 1926, p. 314, cité par Marcel Raymond, *De Baudelaire au Surréalisme*, p. 19, note de bas de page.

La poésie comme plérôme

A sa manière, avec un outillage moderne Baudelaire fait revivre une sorte de « pansémiosis métaphysique » fondée sur l'idée de l'« analogie universelle ». Il réanime une idée du symbole comme apparition ou expression qui renvoie à une réalité obscure, inexprimable au moyen de mots, intrinsèquement contradictoire – ce qui peut expliquer son esthétique de l'oxymore – et donc à une sorte de révélation d'une puissance sacrée, à un message jamais épuisé et jamais épuisable. Il voit dans la nature une immense réserve de signifiés, que l'analogie lui permet de capter à la source.

Il mettra simplement cette révélation sous le signe de Satan.

La nature est vue chez Baudelaire, non comme voie d'accès au divin mais comme une épiphanie d'origine ambiguë, comme une structure symbolique. L'allégorisme universel exprime chez lui une manière féerique et hallucinée de considérer l'univers comme un seuil. Le rapport spéculaire qu'il établit entre langage, pensée et nature des choses est un engin à traverser le réel. Ni apparence, ni puissance de suggestion. Les choses valent pour ce qu'elles signifient dans l'univers poétique de Baudelaire et c'est ce qu'elles signifient qui leur donnent cette consistance ontologique. Les valeurs communicative et expressive de l'art s'ordonnent à la valeur significative, qui est première.

C'est à Dante qu'il faut le comparer à ceci près que Dante a été servi par son temps, tandis que Baudelaire a été détruit par le sien.

Mais ce qu'il a révélé, c'est l'éternel et le surnaturel dans l'homme mais dans la perversité de l'homme, comme Dante l'a révélé dans la justice et la piété. Figure renversée, certes, convulsive parfois, mais figure de la grâce néanmoins. La beauté pour l'un était un sacrement, pour l'autre une idole. Et Baudelaire avait, lui aussi, sa muse et son ange gardien, celui-ci comme celle-là impuissants à le sauver. D'où Baudelaire regardait les choses la poésie requérait de ressentir la fissure et le désordre⁹ :

« Il savait que la beauté est un des Noms divins. Mais le fait dont était obsédée sa propre expérience et que son extraordinaire pouvoir de perception rendait clair (...), c'est que maintenant ce nom divin est détaché de Dieu, et règne séparé dans notre ciel humain. Où Thomas d'Aquin avait dit : "l'existence de toutes choses dérive de la beauté de Dieu", Baudelaire dit : Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe ? c'est toujours la beauté ; et le démon est encore beau. La beauté devenait ainsi l'idole insatiable de l'art. Cependant quand un Nom divin de Dieu tombe sur la terre, il découvre aux hommes un visage étrange, ambigu, et il affronte lui-même une destinée étrange, ambiguë ».

Il a ainsi découvert que la Beauté n'est pas un ornement qui puisse être obtenu par des règles pratiques, mais qu'elle est une modalité cosmique que les règles permettent de reconnaître dans l'art, en homologie avec la loi qui régit l'univers.

C'est pourquoi le Moyen Age lui conférait un statut particulier : celui de « transcendantal ».

⁹ Maritain (J.), *L'Intuition créatrice*, pp. 581 sq.